



La Musique et notre Vie

JE ne suis pas de ceux dont le scrupule excessif s'impute presque à crime de se réfugier de temps à autre dans l'art, pour fuir l'idée fixe qui hante nos existences quotidiennes depuis plus de quatre ans. Les livres interrompus, toute ma tâche d'écrivain consacrée aux soucis du civisme, m'ôtent le remords de demander parfois à un beau site, à une belle page, à un concert, à un tableau, le répit qui redonne le courage et rend « l'univers moins hideux et les instants moins lourds ». C'est ainsi que j'aime toujours la musique. Mais il me semble que je ne l'entends plus de la même façon qu'autrefois. Il me semble que d'elle à moi il y a quelque chose de changé. J'écoute, pour la centième fois, des œuvres que j'ai adorées : j'en suis le dessin, j'en scrute l'âme, j'en éprouve le charme magique avec le même amour, et cependant je ne sais si je ne les reconnais plus ou si je ne me reconnais plus. Qu'y a-t-il donc entre nous ?

Il y a le mûrissement de la douleur. Il y a les deuils dont je ne me console point, cinquante mois qui pèsent comme autant d'années, la jeunesse finie, les idéaux déchus, le présage d'un monde renouvelé dont je vois bien la gestation affreuse, mais dont le visage futur m'est inconnu. Je n'avais jamais demandé à la musique que des joies, ou la consolation de peines personnelles : et toujours elle m'avait donné ce que j'espérais, elle avait été ma fée. Mais maintenant je lui demande de répondre à toute la désespérance humaine qui me fait oublier mes petits chagrins — et je ne sais pas si elle répondra.

J'avais toujours trouvé la musique plus grande que la vie. J'ai peur de trouver à présent que la vie intense et étouffante où je suis plongé est plus grande que toute musique, et surtout que la musique présente. On nous vante tellement les qualités françaises auxquelles nous devons revenir ! Je ne les mésestime pas, mais je suis effrayé de voir qu'elles semblent exclure les vastes sujets et la recherche du profond et du sublime.

Je songe avec reconnaissance à tous ces musiciens d'orchestre qui ont travaillé de longues années pour me donner quelques minutes de bonheur, et dont je ne connaîtrai jamais les noms, dont je ne serrerais jamais les mains, qui ne sauront jamais que je les écoutais en ami dans l'ombre des salles. Qu'ils soient remerciés de tout ce qu'ils ont fait pour mon âme ! Je pense à eux comme aux innombrables ouvriers d'une cathédrale sonore que j'ai vu édifier au cours de ma vie déjà longue, et à laquelle des générations ajouteront encore bien des arceaux et des rosaces quand je ne serai même plus un souvenir. Je revois tout ce cher passé durant lequel la symphonie exalta mon adolescence, rythma mes premiers vers, idéalisa mes premières passions, enchantait l'intimité de mon premier foyer, fut une région bénie entre toutes dans mes promenades spirituelles. Je mesure tout ce que j'ai dû à la musique, et dont ma ferveur ne s'acquittera jamais. Elle fut pour moi autre chose qu'un art, un motif de rêve, une source de plaisir cérébral et sensuel, elle fut une clef d'or m'ouvrant toutes les compréhensions et, si je puis dire, une référence morale constante, l'image de ce que peut et doit être l'aspiration de l'âme humaine en ces heures où l'on doute de tout, l'ange lui-même de la métaphysique gardant ceux qui l'aiment de la bassesse et du mal. A la musique, j'ai donné ma foi infuse ; l'innéité de tendresse que la cruauté des circonstances de la vie réelle risquait d'arracher de moi, je la lui ai confiée comme à une meilleure amie, et elle me l'a toujours rendue lorsque, tremblant d'être devenu insensible, las d'autrui comme de moi, je

suis allé la lui redemander. Par elle j'ai cru saisir ce que nul ne saisit, les rapports des choses contraires, le mouvement de ce qui semble morte, les conlras des arts et de l'âme, d'étranges vérités tangentielles, ce qu'il est entenu depuis des siècles qu'on n'exprime pas, quoique le ressentant. J'ai compris, par elle, le vrai sens et la valeur du silence, elle est apparue dans tous mes chemins, elle a été la partition du conte tissé d'espérances et de larmes que fut, pour moi comme pour chacun, l'existence. Je la retrouve dans tous mes souvenirs, je suis redevable à tous ses élégiaques comme à tous ses héros...

Mais à présent, que pourra-t-elle encore pour moi ? Il me semble que le fracas horrible du canon l'a détruite dans l'univers. Je veux bien, j'admets bien que ce fracas soit celui des marteaux de gigantesques Cabires reforgeant un monde, et qu'il ait aussi son rythme de vie au milieu même de la mort. Mais j'ai peur que la fée ne soit retournée pour longtemps au ciel du rêve : et entre les délices de ma jeunesse et l'heure présente, de l'irréparable est survenu. Beethoven, en composant la *Neuvième*, et en la couronnant par l'*Ode à la Joie libre*, a prévu le chant de délivrance triomphante que nos cœurs vont bientôt désirer. C'est peut-être encore cette musique d'un Allemand qui rachète toute l'Allemagne qui répondra le mieux à nos souhaits, au jour où nous pourrions exhaler le grand cri universel après la tâche faite. Je me figure même que l'ère de Beethoven ne sera close vraiment que ce jour-là, qu'il prendra seulement alors tout son sens, cet homme inouï qu'on a cru avoir mesuré, que certains ont même osé tenir pour périmé, et qui n'a pas encore fini d'être expliqué dans l'étendue de son miracle musical. Mais plus tard, quand tout sera nouveau, comment verrons-nous la musique qui fut, et surtout quelle musique nous fera-t-on ? De longues années de minutie impressionniste, de scepticisme élégant, de délicate aversion pour la vastitude, ont amenuisé la symphonie, et on n'a plus confié aux navettes des tisserands de l'orchestre que des trames arachnéennes ; tout fut soupir et poussière que le vent dissipe, dans l'œuvre de nos tout récents. Et ce Wagner, qu'on me demanda d'oublier, comme si c'était possible ! les dégoûta par son *Walhalla* des grandes constructions cyclopéennes. Cependant où êtes-vous, matériaux du temple nouveau à rebâtir pour y prier la fée ? Une tragédie immense apprête dans le monde, après le sang et les flammes, son dernier acte de triomphes et de célébrations. Voici venir les armées victorieuses, les peuples délivrés, les idéaux étendant l'ombre de leurs ailes toutes grandes sur des ruines d'empires ; voici les actions de grâces et les chaînes brisées, et les promesses de bonheur après tant de sanglots, et les nations martyres qui s'avancent en chancelant au bras de leurs aînées, et les rois et les chefs sur le fond d'incendies, et la Justice et la Vengeance poursuivant le Crime, et l'Idée du Droit sur son char que traient des lions. Cortège prodigieux, où est la symphonie, et qui donc avec toi, par toi, pour toi, fera la musique qu'il te faut ?

Quel livret d'opéra, quel poème lyrique rassemblant toutes les puissances de l'orchestre égala jamais ce tableau pathétique du vieux roi Pierre appuyant sa marche tremblante sur le bâton du roi Léar et quittant, dans la neige, parmi les morts et dans le grondement du canon, les montagnes natales avec l'escorte de ses héros en haillons ? Quel chœur de tragédie a dû exprimer quelque chose d'aussi beau que le retour de cet aieul, trois ans après, au milieu d'une armée ressuscitée et victorieuse, foulant le sol qu'elle n'eût plus cru revoir ? Les aventures de Boris Godounow ne sembleront-elles pas bien fades auprès des peintures de la révolution russe, qui demandent plus et mieux encore que le génie d'un Moussorgsky ? Laissera-t-on à la naïve *Brabançonne* la mission de chanter la rentrée du jeune roi Albert parmi les clameurs de la Belgique délivrée ? S'il est tombé sous les balles des assassins, cet Albéric Magnard qui signa l'*Ode à la Justice*, qui la récriera plus ample et plus somptueuse encore pour saluer la haute Figure idéale qui, blanche et tenant le glaive, plane sur les armées de la croisade ? Et dira-t-on encore que tout ce sublime épars n'est que « grandes

machines meyerbeeriennes » et ne concerne pas le mandarinat des petits travailleurs de netzukés musicaux, enclins à s'isoler comme le ciseleur chinois dans un esquif sur un lac dormant, de peur qu'une vibration ne les trouble ?

Oublier Wagner ? Je le voudrais, mais je ne puis, car il me hante plus que jamais. Et s'il faut absolument le détester, comme le veut l'insistance chauvine, je ne peux me venger de lui qu'en reprenant tous ses thèmes pour les ramener dans notre camp et les retourner contre l'adversaire comme des canons capturés. L'épée de Siegfried, je l'admire aux mains de nos soldats. Le Walhall qui croule, je le vois outre Rhin. Brunnhilde intacte au milieu des flammes où le jeune porte-glaive la réveille, c'est pour moi la France, vierge guerrière de la rédemption du monde par l'amour, tandis que Fafner, Alberich, Mime, Hagen ou Wotan, parmi des vapeurs empoisonnées, expient dans le trépas, au bord du fleuve sacré que nous allons franchir, le parjure et la soif de l'or. Je vois la rouge silhouette de Verdun l'imprenable au fond du décor de la marche funèbre de Siegfried. Toute la sombre poésie épique d'un effort devant lequel l'univers s'extasie, je ne peux encore la demander qu'à cette musique redoutable et farouche. Mais, chez nous, y aura-t-il quelqu'un pour l'édifier, entendrai-je encore le bon goût et la mesure alléguer que la musique française doit rester claire, sobre, souriante, et toute petite, avec un idéal de pantoufle de Cendrillon pour chausser le pied divin qui aura écrasé la tête du Monstre ? Eh quoi ? Shakespeare est dépassé, et nous en resterions aux contes de Perrault ? Dans notre firmament traversé par tant de foudres, ne verrai-je pas nos Valkyries ?

Quelque chose a eu lieu qui m'empêche de vous retrouver tout à fait tels que je vous aimai, Jean-Sébastien à la carrure de bon géant, tendre Schubert, douloureux Chopin, Liszt orageux et fantasque, et toi, Schumann à l'âme brûlante. Vous avez reculé brusquement dans les limbes. J'attends. Après l'énorme Bruit j'attends de discerner la Voix. Ainsi, du fond des méandres de la Neuvième où murmurent les foules en travail, s'avance peu à peu, à travers l'orchestre, le chant choral clair et distinct qu'entonnera tout un peuple. L'entendrai-je, ce qui sera réellement la musique de l'avenir ; celle qui, s'il le faut, nous refera romantiques, si c'est être romantiques que de nous refaire une âme à la grandeur de cette épopée ? Cette fois, celui qui la prépare, c'est bien parmi nous les vainqueurs qu'il devra naître pour ramener d'un seul élan dans la symphonie tous les sujets et tous les sentiments majestueux : et il posera du même coup les assises d'une musique renouvelant le cycle de Beethoven.

S'il vient, ce prédestiné, je ne verrai plus que très loin derrière moi, dans d'insondables brouillards, les maîtres que j'ai adorés. Ils me sembleront seulement alors morts réellement, mes héros de l'orchestre, mes confidents de la sonate, du quatuor et du lied. Mais s'il ne vient pas ? Alors, désorienté dans un monde sans voix, toutes les musiques que j'écouterai auront pour moi ces grâces défuntes que je ne leur trouvais pas encore. Et c'est peut-être ce pressentiment qui me les fait paraître différentes : entre elles et moi, trop de mort à passé pour que je ne mette pas tout ce qui me reste d'espoir dans un miracle capable de refaire, une fois encore, la musique plus grande que la vie...

CAMILLE MAUCLAIR.



Dans nos prochains numéros : articles de Vincent d'Indy, Gaston Carraud, Jean d'Udine, A. Bertelin, J. Tiersot, etc.